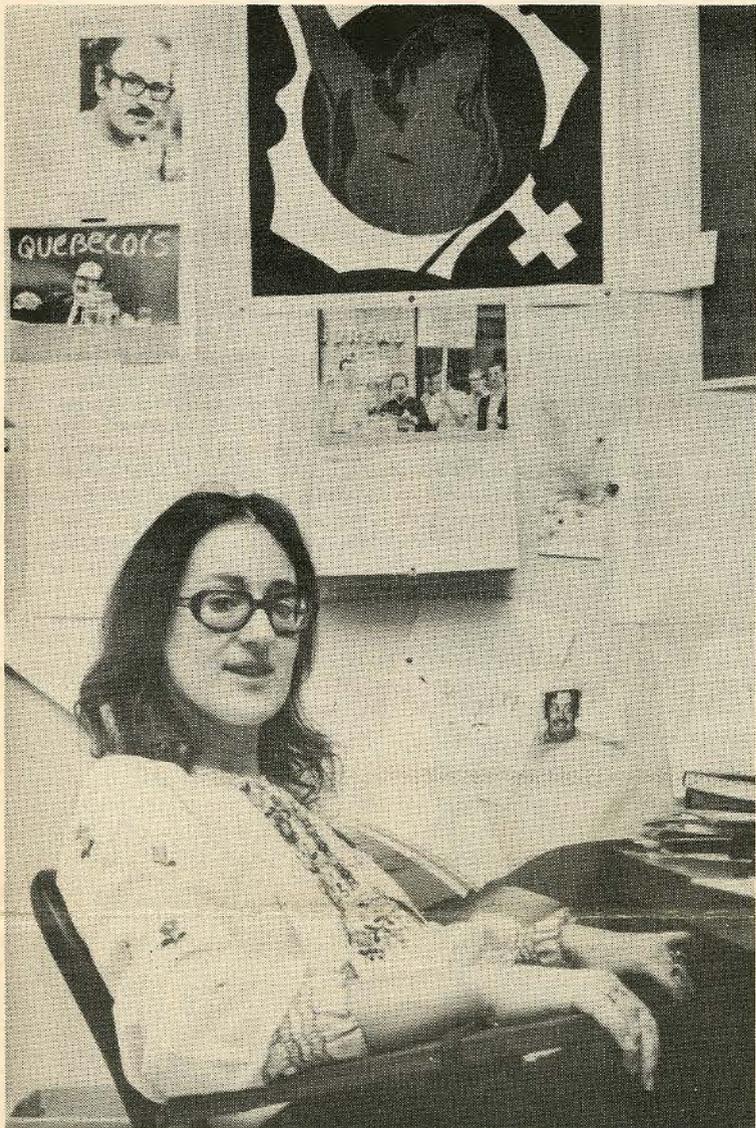


l'Uqam



Donna Mergler-Racine: «Etablir une équation entre la vie humaine et la productivité.»

Le bruit en milieu de travail

Tout reste à faire

La surdité est la maladie industrielle la plus répandue: elle représentait, en 1975, 65 pour cent des compensations versées par la Commission des accidents du travail. Autre exemple: on évalue à 13 pour cent le nombre de cols bleus qui deviennent complètement sourds après 35 ans de travail. Cette estimation résulte de données américaines appliquées au Québec. Pourtant, la pollution par le bruit, particulièrement à l'intérieur des usines, continue de faire des victimes, nullement freinée par une législation des plus conservatrices.

Donna Mergler-Racine, professeur au département des sciences biologiques, a amorcé il y a plus d'un an une recherche sur ce problème. Elle en assume la coordination avec Florian Ouellet, de l'Institut de recherche appliquée sur le travail, et oeuvre en collaboration avec deux autres chercheurs de ce centre, Dominique Leborgne et Serge Simoneau. Le ministère du Travail subventionne ce projet dont la durée prévue est de deux ans. Il s'intitule: «Bruit en milieu industriel.»

Son but: produire, d'ici le mois de septembre, une série de cinq brochures destinées aux travailleurs de l'industrie, des mines, d'autres milieux de travail bruy-

ants; cette information vise non seulement à faire connaître les effets du bruit sur leur santé, mais également, les moyens de réduire le bruit à la source. Ces renseignements pourront être utiles pour formuler des revendications, négocier des solutions.

Les thèmes abordés dans ces brochures sont les suivants: le bruit en milieu industriel, état de la situation; sa définition: comment en mesurer l'intensité, la fréquence, etc.; ses effets nocifs sur l'organisme; l'identification des sources, moyens d'y remédier; les moyens individuels de protection.

Donna Mergler-Racine: «Les patrons préconisent l'utilisation des moyens individuels de protection, alléguant qu'il en coûterait trop cher pour réduire le bruit à la source. Or, ces moyens sont inconfortables et provoquent souvent des infections. Ils peuvent être une menace à la sécurité des travailleurs: le bruit d'une machine défectueuse diffère de celui d'un appareil en «santé». Les employeurs ne tiennent aucun compte, dans leur argumentation, du prix social, humain, des frais de compensation qu'engendre le bruit.»

A son avis, il est anormal

[suite à la page 2]

Un quatrième syndicat sur l'échiquier

Le jeudi soir, 2 mars, première assemblée générale du syndicat des chargés de cours, deux semaines jour pour jour après que le tribunal du travail lui ait accordé son accréditation en tant que syndicat affilié à la CSN.

C'est l'exact mandat qui avait été confié aux membres de l'exécutif élus par l'assemblée générale de ce qui était à l'automne 76, l'Association des chargés de cours. La défection de quelques élus a donné lieu, depuis lors, à des nominations ad hoc.

L'exécutif actuel se compose de Mmes Nadine Pirotte et Catherine Dubuc, ainsi que MM Robert Pilon, Richard Cousineau, Serge Gagnon et Bernard Dansereau. A lui seul, le département de sociologie fournit les quatre premiers membres cependant que MM Gagnon et Dansereau sont respectivement du département de design et du département d'histoire.

Le porte-parole de l'exécutif varie d'une fois à l'autre. Les membres ne se sont attribués aucune fonction précise. «Nous sommes tous présidents et vice-présidents», souligne Catherine Dubuc.

Deux membres de l'exécutif n'ont pas de charges de cours pour la présente session. Comment expliquer alors leur présence au syndicat? L'une d'elles, Catherine Dubuc, s'explique: «C'est sûr qu'on n'aspire pas à rester chargé de cours toute notre vie. Mais en tant que pigistes, nous sommes extrêmement vulnérables aux variations de clientèle, par exemple. Ce que nous voulons demander dans notre convention, c'est qu'un chargé de cours soit membre du syndicat pendant au moins quatre sessions, qu'il ait charge de cours ou non durant toutes ces sessions.»

Ce mécanisme reste à définir lors de la mise en chantier de la prochaine convention collective. Négociations qui porteront entre autres, sur les conditions d'em-

bauche et de travail, les salaires, l'ancienneté et l'absence de sécurité d'emploi.

Dès cette semaine, le SCCUQ aura en mains les statistiques sur le nombre exact de chargés de cours à l'UQAM, des 535 qu'ils étaient au moment de la demande en accréditation en 76, il appert que le total actuel frôlerait le 500.

Le premier syndicat des chargés de cours au Québec aura

pignon sur rue au pavillon Louis-Jolliet, local 5245. Au téléphone: 282-7962. La permanence n'y sera toutefois assurée que d'ici quelques semaines. Le temps pour les syndiqués de se retourner de bord après cette décision du Tribunal qui, pour avoir été fortement souhaitée, n'en est pas moins arrivée comme une surprise.

D.N.

Henri Laborit à l'UQAM

Invité par le département des communications, Henri Laborit passera le mois de mars à l'UQAM. Il animera avec M. Jean-Paul Lafrance, directeur du département, deux séminaires pour les étudiants du bacc. en communication.

En outre, M. Laborit participera à de nombreuses rencontres et donnera plusieurs conférences publiques sous les auspices du département des communications. Le 8 mars, au pavillon Phillips (local 4700) à 20 heures, il traitera de «La notion d'information en sociologie et en économie». Le 21 mars, à l'auditorium du pavillon Lafontaine, à 20 heures, le thème abordé sera: «Les bases biologiques des comportements sociaux».

Henri Laborit, de renommée

mondiale, est biologiste et chirurgien de formation. Mais il est aussi professeur et écrivain. Ses recherches l'ont particulièrement amené à s'intéresser aux rapports entre l'organisation biologique et l'organisation sociale. Il en fait état dans de nombreux ouvrages dont: «Biologie et structure», «L'homme et la ville», «L'agressivité détournée», «La nouvelle grille», «Eloge de la fuite».

A propos de Laborit, un journaliste «écologiste» écrivait récemment: «Avec lui, le vieux rationalisme français vole en éclats. Armé de la cybernétique, de la théorie de l'information et de ses lobes orbito-frontaux particulièrement actifs, Laborit propose une «nouvelle grille pour décoder le message humain» (Le Sauvage, janvier 1978).

En économie, ça continue

L'assemblée départementale des professeurs en sciences économiques a adopté, lors de la réunion du 22 février, quatre résolutions en réponse aux revendications des étudiants, en grève depuis le 16 de ce mois. Au sujet de l'embauche d'un professeur d'économie marxiste, l'assemblée a décidé de ne pas revenir sur les décisions prises les 1er et 8 février; celles-ci confirmeront l'engagement de deux nouveaux professeurs d'économie, et une demande d'ouverture d'un 19e poste, requête qui a été acheminée aux instances responsables.

Il en va de même du calendrier universitaire, discuté et proposé par le conseil de module, puis entériné par l'assemblée des professeurs le 1er février. Il stipule que la 14e semaine de la session soit considérée comme une semaine de lecture et de préparation aux examens, à la condition qu'un nombre minimum de rencontres dans les groupes-cours aient eu lieu (13 environ). Les étudiants demandent que cette exigence soit retirée, alors que les enseignants ont décidé de maintenir leur décision initiale.

Une 3e résolution porte sur le français, langue d'enseignement. Les professeurs réitérent leur offre de former un comité conjoint professeurs-étudiants pour aborder les divers aspects de la question et mettre en branle les

mesures qui s'imposent. Quant à la remise en question de la compétence pédagogique d'un professeur du département, l'assemblée ne la juge pas nécessaire; il demeure responsable des cours qu'il assume. Le directeur du département, M. Paul-Martel Roy, explique que cet enseignant a été évalué selon le processus normal à l'automne 77; la recommandation du comité d'évaluation et de l'assemblée départementale en était une de «progression normale».

Selon un porte-parole de la gestion académique, la répartition des postes pour 1978-79 a été entérinée par le conseil d'administration, sur recommandation de la commission des études. Et que s'il y a lieu de la reconsidérer, la décision finale sera prise par le C.A. le 20 mars, sur recommandation de la C.E.

De leur côté, les étudiants en sciences économiques, réunis en assemblée générale mercredi dernier, ont décidé de poursuivre la grève, d'élaborer et de mettre en oeuvre de nouveaux moyens de pression.

C.G.

M. Yvan Allaire, professeur au département des sciences administratives était conférencier à la rencontre annuelle du Conference Board of Canada, tenue à Toronto le 16 février dernier. Il a parlé de «Marketing and Energy».

Conseil d'administration

A l'assemblée du 20 février 1978, le Conseil d'administration de l'UQAM a :

- mandaté le recteur aux fins d'intervenir promptement et fermement, en concertation avec l'UQ, auprès du ministère de l'Éducation du Québec, et s'il est jugé pertinent, auprès du Conseil du trésor, pour demander: (1) un déblocage immédiat du programme d'investissement spécial pour l'acquisition de documentation en sciences juridiques; (2) une révision de la décision récente du ministère de l'Éducation du Québec à l'égard du dossier «rattrapage» des bibliothèques de l'UQAM dans le sens des dispositions indiquées dans l'échange de correspondance entre le président de l'UQ et le président du Conseil des universités, les 21 octobre et 2 novembre 1977;
- demandé à la direction du service des bibliothèques, en consultation avec le Comité des utilisateurs des bibliothèques, d'adopter, étant donné la situation budgétaire précaire, les modalités de fonctionnement qui soient de nature à résorber le mieux possible le déficit d'opération anticipé, tout en maintenant un service jugé acceptable jusqu'à la fin de la présente session;
- désigné comme adjoints au recteur pour ledit mandat deux professeurs, dont un membre du Conseil d'administration et un autre, membre de la Commission des études. M. Jacques Bourgault, membre du C.A. étant nommé, il reste un autre professeur à désigner;
- accepté les états financiers intérimaires au 31 janvier 78;
- mandaté le vice-recteur à

l'administration et aux finances pour mettre en application les recommandations comprises dans le rapport de l'enquête sur l'incendie au pavillon des Arts I, en particulier afin que la sécurité fasse état au C.A. du mois de mars des conditions sécuritaires dans les pavillons.

- avisé le registraire de ne plus admettre d'étudiants dans le programme en recherche culturelle à compter de septembre 78;
- accepté favorablement le rapport annuel sur l'état de la recherche subventionnée et commanditée à l'UQAM;
- renouvelé l'entente avec le ministère de l'Éducation à l'effet d'offrir des activités de perfectionnement à l'intention des professeurs non-enseignants des commissions scolaires et des CEGEP du secteur public;
- autorisé la signature par le vice-recteur à l'enseignement et à la recherche ainsi que par le secrétaire général du projet de contrat de commandite du ministère des Richesses naturelles au CERSE, qui accorde à l'Université une somme de \$45 500 pour effectuer une étude sur l'interprétation des données de la qualité des eaux lacustres;
- reçu et fait sien l'avis institutionnel de l'UQAM en réponse au livre vert sur le loisir au Québec;
- mandaté le recteur pour transmettre ledit avis au ministre délégué au Haut-Commissariat à la jeunesse, aux loisirs et aux sports;
- manifesté avec certaines réserves son accord sur les amendements proposés aux articles 2.8.2 et 2.8.4 du règlement général ER-5.

PIM:

financement de l'AGEUQAM

Une tournée de tous les groupes-cours des pavillons des Sciences, Riverins, Phillips, Read et Arts a été amorcée par les divers comités de coordination modulaires, afin de discuter du problème du financement de l'AGEUQAM. Telle est la principale recommandation adoptée par les étudiants lors de la PIM du mardi 21 février. Les délégués étudiants sollicite-

ront auprès des professeurs une période de 10 minutes à cette fin. L'initiative vise à mettre en place des assemblées pavillonnaires décisionnelles, dont le mandat serait d'élaborer des moyens d'action et de pression pour régler le problème du financement de l'AGEUQAM, et débattre des problèmes de programmes dans tous les modules.

Le bruit... [suite de la page 1]

d'établir une équation entre la vie humaine et la productivité. «Ce problème se retrouve dans toute négociation ayant trait à la santé et la sécurité des gens. Pourtant, le droit à la santé est un droit absolu.» Elle précise que le bruit ne rend pas seulement partiellement ou complètement sourd; il affecte l'organisme tout entier, engendre des troubles cardiovasculaires, hormonaux, digestifs, nerveux. «Bien entendu, on n'associe pas les conflits familiaux provoqués par l'irritabilité d'une personne, au bruit qu'elle entend à coeur de jour.»

Lorsque, dans la rue, un motocycliste trop bruyant perturbe un paisible quartier, il peut écopier d'une contravention. En usine, les normes acceptent un maximum de 90 décibels pendant huit heures; or, c'est le bruit que fait une motocyclette sans silencieux. De plus, on estime que 55

pour cent des fonderies au Québec ne respectent pas ces normes...

Peu d'universitaires produisent des rapports de recherche sous forme de brochures réalisées à l'intention des travailleurs, en des termes pour eux compréhensibles. Donna Mergler-Racine explique pourquoi elle a retenu cette formule: «L'universitaire, de par sa formation, a accès à énormément de connaissances. Il est mieux placé que quiconque pour ramasser cette information, l'interpréter, la résumer simplement. A ce jour, l'Université a toujours mis ses ressources à la disposition des institutions privées ou publiques, rarement des travailleurs; pourtant, il y ont droit, puisqu'ils financent eux aussi l'Université. C'est dans cette optique que j'ai entrepris ce travail.»

Claire Gauthier

Pourquoi étiqueter les enfants inadaptés?

Pourquoi un secteur spécifique qui classe les enfants en catégories, à côté d'un réseau régulier d'enseignement? Pourquoi pas un seul secteur qui tienne compte des rythmes d'apprentissage diversifiés, de la variété des milieux sociaux-culturels? Un secteur qui permette à l'enfant de s'épanouir le mieux possible? Pourquoi pas, à la base, développer un type d'intervenant, qui, sans rejeter les spécialisations, soit apte à répondre à ces espérances?

Ces questions ont comme surgi d'un consensus spontané lors d'une rencontre à l'UQAM d'un important groupe de formateurs et spécialistes en enseignement à



l'enfance inadaptée. Ces gens, venus de toutes les constituantes du Réseau, ont fait le point sur la formation des maîtres en enfance inadaptée à partir de leur expérience respective. Ils s'étaient d'ailleurs réunis au mois d'octobre à Chicoutimi, en convenant



Ce four, construit par un groupe d'étudiants, rappelle bien du bon temps à Sylvie Chaput-Boiteau, qui était de l'atelier cet été.

Environnement Raku

La session d'hiver 77, tenue l'été dernier, aura fait l'affaire d'au moins un groupe à l'UQAM: les étudiants et professeurs de l'atelier de sculpture-céramique du module d'arts plastiques. C'est en plein soleil, dans l'herbe haute comme ça qu'ils ont pu réaliser une expérience de travail au raku, expérience qui fait actuellement l'objet d'une exposition à la Galerie UQAM.

Plus qu'esthétique, l'exposition se veut didactique. Tout est conçu pour amener le visiteur à se mettre dans le bain, comprendre et apprécier: l'espace occupé par le four de briques, la fiche technique, le net et le primitif du décor, la sobre présentation des pièces, le caractère oriental de la musique qui nous rappelle en sourdine l'origine du procédé du raku.

Sans oublier les diapositives et photos qui restituent à merveille le labeur de Saint-Grégoire. «Nous y avons travaillé d'arrache-pied, souligne Sylvie Chaput-Boiteau, une étudiante du groupe. Il fallait tout faire, de A à Z: faire la terre, les fours, bûcher, scier, cuire, faire des recherches formelles, etc. Les journées passaient bien vite.»

Le travail en commun fut, semble-t-il, des plus stimulants tout autant que la présence des deux professeurs, Michel Savoie et Jean-Yves Leblanc, «qui n'ont vraiment jamais cessé de produire et de chercher.»

Pour la plupart des participants, utiliser la technique de cuisson du raku était chose nouvelle. Ce procédé a des exigences particulières: les pièces sont introduites et retirées du four alors que celui-ci est entre 1600 et 1800 degrés Fahrenheit; la terre employée, pour résister au choc thermique, doit contenir davantage de chamotte et de sable que de matière plastique.

On peut obtenir d'heureux effets de couleurs ou de texture en plongeant les pièces dans la paille, l'herbe, l'huile, l'eau froide, le bran de scie, dès la sortie du four.

Aucune des pièces de l'exposition n'est identifiée. Les responsables ont voulu ainsi insister davantage sur l'aspect collectif de l'expérience que sur la réussite individuelle. Il ne faut pas s'attendre à y trouver les objets d'utilité courante que le potier confectionne au tour.

Selon Sylvie, la sculpture-céramique va davantage aux racines; elle exprime l'être tout entier. C'est un domaine où la recherche formelle est extrêmement importante et révélatrice.

«Tellement, dit l'une des visiteuses qui avait participé à l'expérience, que je peux mettre un nom sur tous les objets qui sont ici sans risquer de me tromper!..»

L'exposition se tient jusqu'au 3 mars au pavillon des Arts II, de 12h à 20h.

D.N.

de colliger les initiatives intéressantes tentées entre-temps. Durant la rencontre d'une journée au pavillon Lafontaine, les participants ont certes passé en revue la conception et l'orientation des programmes (stages, perfectionnement). «Mais il fallait qu'on aborde la question de fond, précise Madame Anita Caron, directrice au module d'enseignement à l'enfance inadaptée. La meilleure façon de contribuer à éliminer la ségrégation entre les enfants inadaptés et les autres en milieux scolaires ne serait-elle pas d'intégrer tout le monde? Opposés à la spécialisation et à la sur-spécialisation, nous préconisons une formation visant davantage à produire des généralistes qui garderaient quand même des vues particulières... Des intervenants capables d'agir suivant diverses modalités, et qui ne cherchent pas à faire passer tout le monde dans le même moule.»

Le groupe s'est concerté pour que chacun, de retour chez lui, travaille à élaborer une grille à partir des orientations nouvelles.

Pour mieux saisir le tableau général, on se rappellera que depuis 1960, point de départ au Québec d'un service à l'enfance inadaptée, le nombre de jeunes de ce secteur est passé de 3 000 à 92 000; que de pair, se sont multipliées à l'avenant toutes sortes de catégories et formes d'étiquetage, pour réussir à cerner et à caser chacune des difficultés pédagogiques et psychologiques. «Un raffinement inouï qui se transpose par exemple dans les programmes de 1er cycle où certains cours ressortent à une spécialisation trop poussée. Le ministère de l'Éducation modifiera-t-il ces normes de qualifications? Ne risque-t-on pas, selon le mot d'un participant, de «fabriquer des sorciers» au lieu de former des intervenants qui aient plus un rôle de supports que de spécialistes? Qui sauraient accueillir les différences sans verser dans la marginalisation des enfants inadaptés? Ce serait là un élément positif d'apprentissage.» conclut Madame Caron.

C.A.

Bref

Le comité de perfectionnement du SEUQAM annonce que toutes les demandes de remboursement de cours et de bourses (formulaires SP-22) devront parvenir au service du personnel (att. de Marguerite Dorion) avant le 10 mars. Le budget alloué dépendra du nombre de demandes. Pour plus amples informations, téléphoner au SEUQAM à 7753.

L'équipe de rédaction a l'entière responsabilité du contenu du journal, qui n'engage en rien la direction de l'Université du Québec à Montréal.

l'uqam

Volume IV, numéro 19
le 27 février 1978
Université du Québec à Montréal

publié par:
section information
Université du Québec à Montréal
1199 rue de Bleury, Montréal H3C 3P8
téléphone: 282-7040

rédaction: Claude Asselin, Claire Gauthier, Denise Neveu, Hélène Sabourin

photos: service de l'audiovisuel
Dépôt légal: premier semestre 1978
Bibliothèque nationale du Québec

L'étudiante en géographie: où en est-elle?

Dans le cadre du laboratoire d'analyse spatiale et de cartographie théorique du département de géographie, Mmes Danielle Legendre et Marie-Anne Jarochowska, (professeurs) ainsi que Danielle Laliberté, (étudiante et assistante de recherche) ont entrepris une recherche sur les étudiantes en géographie.

Bien que cette recherche n'ait pas été subventionnée malgré les demandes répétées et en bonne et due forme, les responsables n'ont pas hésité à la faire démarer dès la dernière session.

Leur objectif est de connaître les conditions d'études des femmes, leurs modes de participation et d'implication dans leurs études, leur évaluation de la formation reçue, leur orientation professionnelle ainsi que leur évolution personnelle globale.

Cette dernière question est très importante selon Danielle Legendre: «Comment elles ont évolué depuis le temps de leurs études,

quelles sont leurs attitudes politiques et sociales actuelles; peu importe où elles en sont sur le marché du travail, dans quel sens se sont-elles épanouies personnellement?»

Quoique, ajoute Mme Jarochowska, l'élément de l'orientation professionnelle n'est pas à négliger. «Ce n'est pas facile d'être femme géographe, précise-t-elle. A moins d'enseigner ou de faire des cartes! Les chercheuses ou praticiennes sont rares...»

La première étape de la recherche, confiée à Danielle Laliberté, est pratiquement terminée. Il s'agissait d'établir le profil des étudiantes, de 69 à 77, à même leurs dossiers conservés au bureau du registraire. Déjà peut-on observer quelques intéressantes constatations: sur trois inscrits, une seule est une femme et sur trois femmes admises, une seule termine son baccalauréat.

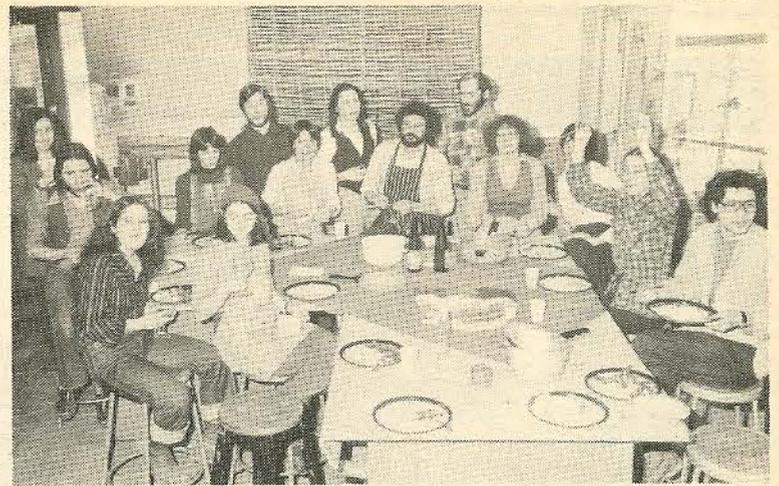
Par la suite, toujours avec les moyens du bord, une enquête

comportant une centaine de questions sera élaborée et envoyée à toutes celles qui ont étudié à l'université durant ces dernières années. Suivront le travail d'analyse et de publication des résultats.

L'équipe de recherche souhaite au fond que son travail contribue à améliorer la formation des étudiantes en géographie et qu'il soit une pièce à verser au dossier des femmes dans la société québécoise.

Récemment, l'assemblée départementale (10 hommes, 4 femmes) acceptait l'idée qu'un cours sur la condition des femmes puisse être inséré dans la banque de cours. «Cela ne s'improvise pas, affirme avec fermeté Danielle Legendre. Nous avons besoin d'au moins deux ans de préparation. Notre recherche actuelle s'inscrit dans cette perspective.»

D.N.



La super-bouffe de l'atelier de gravure: comment les idées viennent aux artistes...

En arts plastiques

L'herbe ou le gazon

L'herbe ou le gazon, c'est ce qui fait l'unité d'un groupe d'étudiants en sérigraphie depuis septembre. Cette équipe, animée par M. Pierre Ayot, professeur au département d'arts plastiques, a retenu ce thème comme point de départ, persuadé qu'il serait plus intéressant de le développer ensemble tout au cours de l'année, que d'oeuvrer chacun de son côté. Il fut entendu, dès lors, que le format des productions sortirait des sentiers battus (40" sur 40" plutôt que 20" sur 26") et qu'on terminerait l'expérience par une exposition (en avril) à la Galerie UQAM.

Le fait d'imprimer sur une plus grande surface a engendré des difficultés techniques que l'on a résolues collectivement, explique Pierre Ayot. Il a fallu fabriquer des cadres sur mesure, travailler sur la toile ou la «masonite» plutôt que le carton. «On a constaté, par exemple, que le fait d'imprimer sur un plus grand format rendait le tissu raide; et on a découvert qu'en teignant le tissu en même temps qu'on l'imprime, cela pouvait être évité.»

Rose-Marie Goulet, étudiante, déclare: «Les problèmes se résolvent au fur et à mesure qu'ils se posent, et la recherche que l'on fait pour les résoudre est tout aussi importante que le produit fini que l'on vise.»

Pourquoi l'herbe? Une autre étudiante, Suzanne Giroux explique: «Le thème choisi permet d'y intégrer nos projets personnels: bien des choses peuvent être associées au gazon. Habituellement, on traite d'un sujet d'une façon superficielle; cette fois, l'expérience nous permet d'aller en profondeur.»

Ca ne s'arrête pas là. Tous les mardis midi, l'atelier de gravure devient le théâtre d'une «super-bouffe» que les membres de l'équipe préparent à tour de rôle. Pierre Ayot: «C'est autour de la table que nous viennent nos meilleures idées, que ça débloque. Et on mange parfois des choses extraordinaires.» On ne parlera pas du poulet brûlé, mais de la tourtière du Lac Saint-Jean, des fèves au lard au poulet, d'un monstrueux baba au rhum, des fruits au cognac. Ils ont pour tout équipement un petit réchaud...

Et puis, un autre projet leur trotte en tête: la réalisation d'un livre de recettes; il serait constitué d'une série de fiches illustrant d'un côté un des plats qu'ils ont essayés cette année, et de l'autre, la façon de l'exécuter. Cet ouvrage de cuisine et de sérigraphie pourrait être en vente lors de l'exposition en avril. Bon appétit!

C.G.

Behaviorisme et communauté

Un psycho-sandwich qui s'avale bien

Bien des gens auraient avantage à prendre des leçons de Camil Bouchard. Lui a compris ce «posséder son dossier à fond et y croire à 100%, ça n'est pas suffisant». Il faut aussi faire passer le message!

Lors d'un récent «psycho-sandwich», il y a réussi. Fait rare dans la petite histoire des conférences et des exposés à l'Université.

D'abord, la salle était bondée. Et personne n'est sorti pendant l'exposé. Ensuite, tout le monde a bien ri. Et pourtant le sujet était sérieux. C'est vrai que des affiches farfelues avaient annoncé une conférence sur «un mariage libre et à l'essai», mais quel mariage! Il s'agissait, en fait, d'un exposé sur la difficile jonction à réaliser entre le behaviorisme et la communauté...

M. Bouchard, psychologue (behavioriste) et responsable du Centre d'analyse du comportement et d'intervention communautaire (CACIC) de l'UQAM, a voulu, dans un premier temps, définir les termes. Ce qui n'était pas aisé. «L'on pourrait dénombrer autant de communautés qu'il y a de téléromans ou de partis politiques. Et le nombre de «behaviorismes» égale le nombre de points de vue divergents qui ressortent lorsque deux behavioristes discutent théories, modèles, concepts.»

Le conférencier, «pour trancher court», a proposé deux définitions: La notion de communauté serait «un ensemble de personnes constituant un réseau où les buts et/ou les intérêts des membres se rejoignent en un point commun (Sarason). Le behaviorisme pourrait, quant à lui, «être identifié à une méthodologie particulière empruntée aux sciences naturelles et expérimentales où l'emphase est mise sur la vérification d'hypothèses au moyen de techniques d'observations systématiques du comportement.» Cette emphase et une reconnaissance de l'influence de l'environnement sur le comportement humain distingueraient le behaviorisme des modèles explicatifs qui reposent leurs schèmes sur la croyance que le comportement dépend des motifs, des traits, des caractéristiques psychiques de l'individu.

En admettant cette «distinction», on est amené à penser

qu'un «mariage behaviorisme approche communautaire a plus de chance de réussir qu'une jonction entre des modèles intra-psychiques approche communautaire.»

Mais il semble que cette jonction ou ce mariage du behaviorisme et de la communauté ne se fasse pas sans difficulté. «Les thérapeutes du comportement (comme on les appelle... et leur appellation donne le frisson) ont essentiellement adopté les moeurs des autres cliniciens en travaillant dans des structures



Camil Bouchard: le CACIC a 378 jours...

relationnelles un-à-un, en desservant une population-cliente traditionnelle dans des institutions structurées et en reproduisant constamment le modèle curatif.»

Pour briser avec cette situation paradoxale, il faudrait, entre autres choses, note M. Bouchard, imaginer des programmes de formation qui intègrent les principes de base de l'intervention communautaire et ceux de la psychologie behaviorale. C'est ce à quoi s'est attelée l'équipe du CACIC depuis sa fondation en septembre 1976. «Assurer à des stagiaires un début de formation en analyse du comportement et en intervention communautaire

et, assurer, par le biais de la recherche action, une collaboration à certaines activités psychosociales de la communauté régionale.»

Le CACIC a déjà été impliqué dans cinq projets de ce type: relations entre gardiens et prisonniers; cours de formation pour parents de famille d'accueil; cours relatif au problème des parents abusifs; évaluation de programmes pour personnes âgées; analyse écologique d'une garderie populaire.

«Des efforts importants restent à faire, surtout au chapitre de l'interdisciplinarité de l'équipe». Mais l'optimisme règne, d'autant que le CACIC vient de se voir octroyer deux subventions pour des projets de recherche par le ministère des Affaires sociales du Québec.

Hélène Sabourin

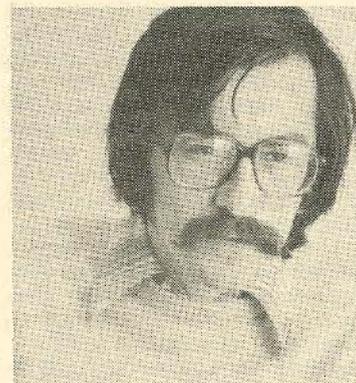
Une idée nouvelle: un conseil de certificats

Le certificat en intervention psycho-sociale ouvert à Valleyfield la session dernière a déjà fait bouler de neige: trente-cinq étudiants y sont inscrits à l'université même pour la présente session.

A l'un et l'autre endroits, les circonstances de démarrage n'ont pas été les mêmes. A Valleyfield, on a parlé de certificat sur mesure; à Montréal, de certificat tout court. M. André Demers, du département des communications et coordonnateur en quelque sorte de ces certificats, nous explique de quoi il en retourne.

A Valleyfield, la demande était venue d'un groupe de travailleurs et c'est avec eux que la famille des sciences humaines a élaboré le programme. Peut-on pour autant prétendre avoir taillé un certificat sur mesure?

«C'était une volonté d'aller dans cette direction, précise M. Demers, mais l'Université était contrainte de le faire à même les limites de ses ressources: le nombre de professeurs était restreint et il a fallu puiser dans la banque de cours actuelle les éléments pertinents aux besoins du groupe. On ne peut donc parler ici de véritable création collective!»



André Demers

A Montréal, l'ouverture du certificat s'est faite dans les formes: encarts publicitaires dans les journaux, demandes d'admissions individuelles, inscriptions. Aucun des inscrits n'a participé à la confection du certificat.

Selon M. Demers, les deux groupes présentent toutefois des similitudes: on compte parmi les inscrits bon nombre d'adultes ayant de l'expérience dans le secteur du travail communautaire; leur statut d'études est majoritairement de temps partiel et on observe chez les 70 étudiants une certaine homogénéité d'aspirations.

D.N.

Le CLSC Centre-Ville chez nous



Le rapport Hite [présenté par Nicole St-Jean et Paul Bédard]: une flambée passagère ou un éclairage nouveau sur une réalité cachée?

La sexualité féminine à coeur ouvert

Le rapport Hite, imposant ouvrage consacré à la sexualité féminine, s'ouvre sur un questionnaire auquel ont participé 3 000 Américaines de tous âges et de toutes conditions sociales, et se referme sur un autre questionnaire, cette fois adressé aux lecteurs du volume.

Shere Hite, l'auteur, montre ainsi que la réflexion ne fait que démarrer, que la voie n'est que tracée...

Le rapport Hite, publié en 1976 à New-York, vient d'être traduit en français. Puisqu'on peut maintenant le lire dans notre langue, deux psychologues de la Clinique des jeunes (en collaboration avec le CLSC Centre-ville) ont cru opportun d'organiser une rencontre à l'Université pour en discuter. Rencontre qui a réuni lundi dernier au Centre d'accueil une bonne soixantaine de personnes, hommes et femmes.

Nicole St-Jean, psychologue et éducatrice-sexologue, a d'abord situé la recherche, traité de la méthodologie, puis résumé les grands chapitres du rapport: la masturbation, l'orgasme, le coït, la stimulation clitoridienne, le saphisme, l'esclavage sexuel, la révolution sexuelle, les femmes âgées, la nouvelle sexualité féminine. Elle a ensuite mis en évidence les témoignages du rapport qui lui paraissent les plus significatifs.

Le chapitre de la masturbation a retenu son attention. Il est d'ailleurs longuement étudié dans le rapport. Shere Hite voit dans la masturbation «une des rares formes de comportement instinctif... et une des clés les plus importantes qui permettent de comprendre la sexualité féminine, du point de vue de l'orgasme». D'après elle, «le fait que les femmes peuvent connaître l'orgasme facilement et agréablement chaque fois qu'elles le désirent (et, pour certaines, plusieurs fois d'affilée) montre sans aucun doute possible qu'elles savent ce qu'il faut faire pour tirer du plaisir de leur corps; personne n'a de leçons à leur donner.

«Ce n'est pas la sexualité féminine qui est un problème (un «dysfonctionnement»); le vrai problème est du côté de la société, de la définition qu'elle a donné du sexe et du rôle subordonné que cette définition accorde à la femme».

Un autre thème, lors de la rencontre, a été plus particulièrement abordé: celui du coït (... ou de son avenir). «Les femmes, a fait remarquer Mlle St-Jean, sont lassées du vieux modèle routinier des relations sexuelles qui est axé sur l'érection de l'homme, la pénétration par l'homme et l'or-

gisme de l'homme». Elle a ajouté: «Le rapport Hite, à ce sujet, fait l'effet d'une bombe, car il souligne qu'une majorité de femmes ne parviennent pas à l'orgasme pendant le coït vaginal».

Réapprendre à communiquer

Lors de la période de questions qui a suivi l'exposé, des participants ont tenté de montrer qu'eux aussi «étaient mêlés, pognés dans des stéréotypes». «Les filles ont tendance à tout nous rejeter sur le dos. Mais, on est programmés tout comme elles. Et il va falloir s'en sortir ensemble». «C'est pas tellement un problème de sexe, a lancé un autre participant, c'est avant tout un problè-

me de communication. Il va falloir réapprendre à se parler, à s'écouter, à se toucher, à se caresser. Après, on pourra faire l'amour en toute liberté, tant pour la fille que pour le gars».

Le temps filant trop vite, les participants n'ont pas eu l'occasion de vraiment s'exprimer. Les responsables les ont invités à se rencontrer de nouveau le 8 mars «pour une discussion plus approfondie». En attendant, on recommande de lire le rapport. Malheureusement, en français, il coûte \$20.10 (Collection «Réponses» Robert Laffont). Pour ceux qui lisent l'anglais, il est disponible en livre de poche, au coût de \$2.50 H.S.

Carnivores, gare à vous!

Saviez-vous que 40 pour cent de matières grasses que l'on ingère proviennent des viandes? Qu'elles sont en grande partie responsables de l'élévation du cholestérol sanguin qui, à son tour, engendre des troubles cardio-vasculaires? Que ces maladies sont la cause d'un décès sur deux au Canada? Il serait exagéré de dire que tout ça, c'est «surtout à cause des viandes», mais tout de même...

Pour s'en prendre à ce monstre sacré qu'est notre mode d'alimentation carnée, la diététiste-nutritionniste Hélène Cantin a dû s'armer d'arguments frappants. L'occasion était belle: un lendemain de Saint-Valentin, dans un Centre d'accueil et d'information rempli à craquer par des gens que le végétarisme intéresse, ou inquiète. La deuxième rencontre-midi dans le cadre du projet Santé-nutrition.

Les avantages d'un régime végétarien, assure-t-elle, sont nombreux: il est plus économique, plus bas en calories, contient peu de matières grasses, entraîne une diminution de la pression artérielle, est riche en fibres qui facilitent le travail intestinal, etc. Par définition, il exclut tout aliment d'origine animale. Cependant, plusieurs adeptes de ce mode alimentaire adoptent des régimes moins restrictifs: lacto-végétarien (comprenant du lait et les produits laitiers) ou lacto-vo-végétarien (les oeufs s'ajoutent au reste).

La valeur nutritive d'une telle alimentation est des plus satisfaisantes, ajoute-t-elle, si l'on consomme des quantités suffisantes des quatre groupes d'aliments suivants: laits et produits laitiers (pour la vitamine B12), pain et céréales de grains entiers (fer et vitamine B), fruits et légumes (vitamines, minéraux et



Hélène Cantin: «Un défi à relever».

fibres alimentaires), légumineuses, graines et noix (riches en protéines végétales et en minéraux).

Une mise en garde: l'efficacité des protéines est reliée à la présence dans l'organisme de huit acides aminés spéciaux. Ils sont essentiels et doivent provenir des aliments puisque le corps humain ne peut les fabriquer. Comme les protéines végétales sont incomplètes, il faut donc pour combler cette lacune, procéder à certaines combinaisons alimentaires au moment de leur ingestion.

D'après Mme Cantin, la solution au problème de la faim dans le monde, ça commence dans notre assiette: «Sachez qu'il suffit de trois-quart d'acres par année pour nourrir un végétarien, alors qu'il en faut deux pour alimenter le carnivore.» C.G.

les gens d'ailleurs...

Zoltan Dienes

L'histoire des Trois Petits Cochons, vous connaissez? C'est le scénario familial que le professeur Zoltan Dienes suggérait à des étudiants au module d'enseignement au préscolaire et à l'élémentaire lors d'une conférence intitulée «A bas les ensembles!», au pavillon Lafontaine.

Un loup méchant qui va souffler sur trois maisonnettes, une de paille, une de bois et une de pierre, ainsi que trois charmants cochonnets... A partir du scénario, sur quelles maisonnettes et combien de fois le loup va-t-il souffler, compte tenu du 1er, du 2e et du 3e cochon? L'histoire a 27 possibilités de scènes... Les enfants peuvent mimer l'histoire, en dessiner chacun des événements, voire bâtir les éléments avec du vrai matériel (paille, bois, etc). Ils perçoivent les couleurs, les formes, mais aussi les rapports mathématiques. Appel au langage, à l'ouïe, à la vue, au mouvement, à l'imagination (par exemple, si l'histoire continue avec un autre scénario), au calcul, voilà comment apprendre beaucoup à la fois, tout en s'épargnant de l'effort!

L'oeil vif, avec un soupçon de malice amusée, le professeur Dienes incline sa longue silhouette vers le tableau noir. Le bout de craie, comme le prolongement ultime d'un discours effervescent, sautille, pirouette, virevolte de-ci de-là par quelques chiffres simples: «Bon, l'histoire des petits cochons... Si vous préférez, prenons «Frère Jacques»... Je chante. Vous suivez? Un, deux, trois, quatre. Non, mademoiselle, ce n'est pas le tempo de la valse».

Né en Hongrie, d'un père mathématicien et d'une mère s'intéressant à la philosophie, à la musique et à la danse, M. Zoltan Dienes a mené deux carrières davantage complémentaires que parallèles. Une vingtaine d'années professeur de mathématiques dans plusieurs universités de Grande-Bretagne, ce docteur de l'Université de Londres avait déjà dans des écoles anglaises expérimenté un enseignement auprès des jeunes de six ans. C'était le point de départ dans la voie d'une pédagogie appliquée à l'enseignement des mathématiques. Option qui devait le mener, en passant par Harvard, jusqu'en Australie, à l'Université d'Adelaide où il professa l'éducation et la psychologie.

Fondateur d'un groupement international d'études sur l'apprentissage des mathématiques, inventeur de matériel didactique comme les blocs multibases, mathématicien-conseil itinérant, conférencier, animateur dans nombre de pays d'Europe, d'Asie du Sud-Est ainsi que des deux Amériques, auteur de maintes communications et publications en plusieurs langues, M. Dienes n'en est pas moins amicalement connu et apprécié de nombreux enseignants québécois qu'il a contribué à former. N'a-t-il pas en effet dirigé une décennie durant un centre de recherche en psychomathématiques à l'Université de Sherbrooke? Maintenant en poste à Brandon University au Manitoba, il vient de donner des cours à l'UQAM.



Pour cet ardent propagateur de la dynamique dans l'apprentissage des maths à l'élémentaire, l'enfant, à qui on impose de prendre des notes à l'air fort occupé avec son crayon et sa feuille de papier. Est-il vraiment attentif? Peut-il se concentrer? «On oblige l'enfant à faire quelque chose. Après 10 minutes, il ne suit plus. Dans une situation où, par contre, il choisit ses activités, son attention devient illimitée, ainsi qu'on l'observe dans les écoles pilotes au Brésil, en Italie, en Hongrie, en Nouvelle-Guinée, à Tahiti. Les petits font des problèmes trois heures d'affilée. Il faut les interrompre. Aux enseignants qui se préparent ou se regroupent, je montre toujours des groupes de jeunes en situation de participation. Je leur dis: «Voyez comme ils apprennent avec plaisir. Ne souhaitez-vous pas faire comme eux?» Et au lieu des Trois Petits Cochons, je leur propose un roman policier. «Autre constat: je ne crois pas à l'aptitude mathématique. Tout enfant qui sait lire et écrire est apte à réussir en mathématiques. Les «forts en maths» ne comptent à mon avis que pour 1% et sont le résultat d'une correspondance humaine et intellectuelle entre maître et disciple, un hasard plutôt rare, on en conviendra!»

Et les adultes qui veulent apprendre ou réapprendre? Selon M. Dienes, on cherche à retenir par coeur des formules toutes faites qu'on applique sans les comprendre: «On veut savoir la fin du roman policier en sautant le début». Sous l'angle pédagogique, il y a un laborieux chemin à parcourir pour rapprocher d'un côté, des mathématiciens «purs» qui ne s'encombrent pas de considérations didactiques, et d'autre part, des professeurs qui ne savent pas expliquer le pourquoi des opérations. «On résoudra le problème par un travail d'équipes interdisciplinaires. Ce qui requiert un peu de sous, mais surtout beaucoup d'efforts.» conclut M. Dienes.

Claude Asselin